

Le Libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 30 fr. Six mois... 18 fr. Trois mois... 10 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an... 42 fr. Six mois... 25 fr. Trois mois... 15 fr.
Chèque postal Lorient 456-62

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

POUR SAUVER LE "LIBERTAIRE" QUOTIDIEN

Plus que dix jours

L'existence du Libertaire quotidien, les chiffres l'ont démontré, tient à peu de chose : 5 francs par mois, 1 fr. 25 par semaine, 3 sous et demi par jour versés par 2.000 camarades. Faute de ne pouvoir absolument compter chaque mois sur 2.000 souscriptions de cette nature, faute de ne pouvoir être certain de combler son déficit par ce moyen à la portée des anarchistes, de tous les anarchistes, même les plus pauvres, le Libertaire cessera de paraître quotidiennement le 20 mai.

La vie du Libertaire quotidien dépend donc, financièrement, de cette vètille : 3 sous et demi par jour ! Envisager froidement la possibilité de sa disparition alors qu'il est si facile, par un effort dérisoire, d'assurer son équilibre budgétaire est une hypothèse absurde et invraisemblable.

Mais si infime que soit la souscription mensuelle sollicitée, si léger que soit le geste à accomplir, encore faut-il que le geste soit exécuté promptement, que les souscriptions arrivent rapidement et nombreuses.

Nous approchons du terme. Nous sommes le 10 mai, les amis, et l'échéance est fixée au 20. Plus que dix jours ! Il est temps de se remuer, de se dépenser pour réunir les souscriptions et les acheminer sans délai vers leur destination. Il est temps, pour ceux qui sentent plus que les autres la nécessité du quotidien anarchiste, de battre le rappel des bonnes volontés, de secouer les apathiques, de convaincre les indifférents, de vaincre les sceptiques, de faire une douce violence aux hésitants.

Il est temps que dans les groupes anarchistes s'organise sans tarder et sur une vaste échelle la rentrée méthodique et régulière des souscriptions mensuelles. Il est temps que les non-

organisés d'une même ville ou d'une même bourgade qui se connaissent et se fréquentent, se réunissent et se concertent pour s'encourager les uns les autres à participer à l'effort commun et envoyer ensemble leurs thunes réunies.

Il est grand temps pour tous les anarchistes qui auront compris que les cinq francs mensuels peuvent sauvegarder l'existence précieuse du Libertaire quotidien, il est grand temps pour ceux-là d'envisager, chacun dans sa sphère, les moyens les plus efficaces de réunir, avant le 20 mai, le plus grand nombre de thunes possibles qui finiront bien, toutes ensemble, par totaliser le chiffre fixé de 2.000. Il est temps, grand temps de mettre tout en œuvre pour y parvenir, de déployer toutes les ressources des intelligences et des initiatives.

Il n'y a plus un instant à perdre pour souscrire 10.000 francs avant le 20 mai, car la première liste est publiée et elle n'est guère brillante. Le temps matériel, il est vrai, a été court qui permit aux camarades de nous adresser l'encouragement de leur premier envoi. La poste n'a pas encore transmis chèques et mandats qui, des lointaines provinces, s'acheminent, nombreux sans doute, rue Louis-Blanc. Mais les Parisiens et les banlieusards auraient pu montrer plus d'empressement.

Qu'ils se hâtent, tous, ceux d'ici et ceux de là-bas ! Qu'ils se hâtent de nous libérer de l'angoisse qui nous étirent, qui les étirent eux-mêmes. Qu'ils nous apportent et qu'ils s'apportent le soulagement et le réconfort de pouvoir dire, avant le 20 mai : « Le Libertaire quotidien est sauvé, le Libertaire quotidien vivra ! »

Mais qu'ils se pressent : ils n'ont plus que dix jours à leur disposition !

Louis DESCARIN.

L'ANE-ROI

Une certaine effervescence se manifeste dans la gent asine. Les oreilles se tendent, les pattes s'agitent violemment, les braiments deviennent de plus en plus furieux, et, même, les ânes se battent entre eux. De quoi s'agit-il donc ? Pourquoi tout ce vacarme ces bêtes d'ordinaire si patientes ? Leur a-t-on réduit la ration de foin, ou bien leur refuse-t-on le renouvellement des fers, pour les différencier du cheval ? Veut-on supprimer le droit aux charbons ?

Que non pas ! La question est d'une importance autrement plus grande ! Et, ma foi, l'on conçoit très aisément qu'une vive animation règne chez les maîtres du bât.

tous et chacun que quiconque voudrait la place d'âne devrait aller trouver le troupeau des longues-oreilles et leur expliquer la façon dont le distributeur les coups de trique pour que ceux-ci se pourvoient d'un maître dont les méthodes conductrices leur agréeraient.

La place était bonne à prendre : 27.000 francs par an, plus les combines rémunératrices au plus haut point. Aussi les compétiteurs furent-ils très nombreux.

Alors, les candidats réunirent en des soirées épiques toutes les pauvres bêtes qu'ils destinaient à leur trique et leur exposèrent en des dissertations acerbes autant que contradictoires leurs programmes di-

recteurs. Ah ! Cioéron était un bien pâle orateur à côté de ces tribuns !

Les uns étaient partisans d'un bloc de triques nationales ; les autres voulaient aller à gauche ; les autres, âniers syndiqués, voulaient unir en un bloc ouvrier et paysan les ânes des villes et de la campagne.

Aussi, devant tant d'éloquence et d'arguments... frappants (car les candidats frappaient à tour de bras sur les dos pour démontrer leurs aptitudes professionnelles), les électeurs furent agités, bouleversés, angoissés même, et c'est pourquoi ce soir tant de tumulte règne dans l'étable.

Cette histoire n'est pourtant pas aussi insignifiante que l'on pourrait le croire. Les

ânes sont beaucoup plus nombreux que l'imagination des naturalistes a pu nous le faire pressentir.

Dans toutes les communes de France, des pameaux sont couverts d'affiches multicolores dans lesquelles tous les prétendants au gouvernement développent leurs méthodes, leurs programmes, leurs principes mêmes (car tous ces gens déclarent avoir des principes).

Tous, pourtant, disent en abrégé ceci : Vous n'êtes pas capables de diriger vous-mêmes vos propres affaires ; vous êtes, certes, pleins de bonne volonté, mais un sens ne vous a pas été donné en naissant : celui de l'intelligence.

Vous avez, quelquefois, des trouvailles heureuses, vous arrivez à posséder, par intermittence un sens d'acuité extraordinaire qui peut vous permettre de voir clair dans les questions si diverses qui intéressent la vie d'une nation — mais cet éclair de génie n'est qu'un éclair. Aussi, nous pressentons que le 11 mai vous serez en possession de la plénitude de vos facultés subconscientes, que ce jour-là — et pendant les quinze jours qui précéderont — vous êtes capables de rénover un pays que la mauvaise administration de gens en qui une minute d'observation vous avait fait placer votre confiance avait conduit au gâchis.

Aussi nous disons-nous : Votez, choisissez parmi ceux qui se présentent à vos suffrages ; choisissez ceux qui vont, pendant un laps de temps, subvenir à vos besoins. Tous ceux qui sollicitent vos bulletins, ont, eux, cette faculté intellectuelle qui vous manque la plupart du temps. Seulement, d'aucuns sont plus capables que d'autres et c'est notre liste qui détient le plus d'hommes capables.

Certes, pour vous diriger, nous serons obligés quelquefois de le faire contre votre gré, nous nous verrons dans la cruelle obligation de vous frapper d'impôts lourds comme votre esprit ; nous promulguons peut-être des lois qui vous rendront l'existence difficile, — et nous vous mèlons peut-être en prison si vous n'acceptez pas nos édits, — mais toutes ces mesures seront prises dans la seule considération de votre bien.

Si nous maintenons les prisons, les magistrats et les policiers, c'est pour vous forcer à rester dans le bon chemin ; si nous chargeons la dette publique, c'est pour entretenir tous les fonctionnaires nécessaires à votre bonne conduite et pour nous permettre de tenir dignement notre rang de représentants du Peuple.

Mais dans tous nos actes, nous n'aurons qu'un seul souci : représenter le peuple souverain, car vous entendez bien : vous êtes souverains.

Allons, dépêchez-vous de nous donner votre confiance et vous verrez : les impôts, quoique plus écrasants, vous seront immédiatement plus légers à supporter ; leur poids sera allégé par la force de la raison ; les prisons, quoique aussi sombres, vous paraîtront plus spacieuses et plus gaies, parce que sur les frontispices nous ferons redorer les mots : Liberté, Égalité, Fraternité.

Votez ! votez ! Et surtout ne panachez point ; car alors nous ne répondons plus de rien !

Et les électeurs sont en proie à la fièvre la plus intense. Parmi tant et tant de candidats, ils ne savent plus bien vers lesquels aller et à qui confier leurs destinées.

Les électeurs veulent bien se donner des maîtres, ils y tiennent absolument, mais ils sont hésitants sur le choix définitif.

Tels les ânes ne sachant à quelle trique, non plus qu'à quel ânier se confier, les électeurs ne savent pas à quel bloc se voter.

Il y a bien les anarchistes qui leur disent de ne voter pour personne et qui leur font comprendre que leur propre sort réside en leur propre volonté ; que les maîtres, quels qu'ils soient, sont toujours des maîtres et par conséquent des distributeurs de furies ; ils leur clament bien à tout vent que pour que l'individu soit heureux il faut qu'il soit libre et que pour être libre il faut ne point avoir de maîtres.

Les pauvres ânes (oh, pardon, les électeurs) ne savent que répéter ce qu'on leur a dit :

« Hélas ! hélas ! nous ne sommes pas mûrs pour la liberté. Il nous faut encore des dirigeants pour nous montrer le chemin à suivre. Il y a toujours eu des gouvernements, il en faut encore, il en faudra toujours ! »

« Eh ! allez donc voter, esclaves ! Et que les coups de cravache pleuvent drus sur vos échine d'abrutis. Peut-être la douleur vous fera-t-elle réfléchir. »

Allez, esclaves, courez vite renouveler les maîtres et la cravache. Et que grand bien vous fasse !

LOUIS LOREAL.

La grève noire en Allemagne

Au lock-out décrété mardi par les compagnies minières de la Ruhr, on sait que les mineurs ont répondu par la grève. Le mouvement, grave déjà dans le bassin où 80 % des mineurs chôment, s'étend, fait tache d'huile, gagne l'Allemagne entière. Le lock-out général a été prononcé en Saxe. En Haute-Silésie, la plupart des mines travaillent à peine.

L'inactivité de 450.000 mineurs coûte aux charbonnages allemands de 8 à 9 millions de marks-or par jour, soit de 32 à 36 millions de francs.

Que les mineurs allemands tiennent donc le coup — que les ouvriers du monde entier leur viennent en aide — et les magnats allemands devront céder.

Pour J.-B. Acher

L'ATTENTE

C'est le silence ! Nous attendons. Et Lui, le « Poète », l'artiste à l'âme délicate et tendre, attend, lui aussi.

Et cela est terrible de ne pas savoir !!! Il y a le Mur impénétrable de l'Infernale prison. Un mur titanique que des hommes féroces ont iniquement dressé entre le monde des vivants et Celui dont ils ont, selon leur bon plaisir, fait un condamné à mort.

Il attend ! Et il y a la Camarde au rire hideux et aux doigts crochus qui rôde autour de sa proie. Il y a aussi les puantes hyènes du Fascisme Espagnol qui se lèchent voluptueusement les babines, dans l'attente de l'immonde curée...

On va commettre un crime tout à l'heure, l'assassinat le plus monstrueux qui ait jamais été perpétré sur cette terre d'infamie, et rien ne bouge.

Rien ne bouge. Et moi, je suis là, seul dans ma chambre de pauvre, les yeux fixés sur le mur et l'attente, l'âme endolorie, je suis une idée qui, sortie de mon crâne, s'en va là-bas, à travers les espaces, vers le martyr...

Frère, tu vas mourir tout à l'heure. Tu vas mourir... et j'aurai beau clamer mon désespoir, m'accrocher aux vêtements de ceux que j'implore en ton nom, on ne ferait rien pour l'arracher de ta geôle. Les Maltres t'ont condamné, et les autres, qui ont été pourtant à certaines époques la Conscience irrésistible devant laquelle tremblent les tyrans, se sont résignés à la fatalité.

Quand tu ne seras plus, ils hocheront la tête d'un air de condescendance et diront : « C'est bien triste... » Et ce sera là toute leur oraison funèbre. Ils auront laissé tomber quelques paroles de pitié offensante sur ton trépas, comme on jette des pierres et un peu de terre sur le couvercle d'un cercueil de pauvre, abandonné au fond d'une fosse commune.

Après cela, ils t'oublieront. Ils t'oublieront, comme ils ont oublié tous les autres, tous ceux qui n'ont pas laissé un Grand Nom dans l'Histoire...

Et moi, petit Frère, je pleure. Je pleure sur ta mort et sur la lâcheté des bêtes méprisables que sont les hommes.

Brutus MERCEREAU.

A propos d'une affiche

Des camarades émus par l'apposition sur nos panneaux d'une affiche intitulée : *Aux Électeurs ouvriers*, et traitant des incidents de la Famille Nouvelle, sont venus nous trouver hier soir.

Nous tenons à informer nos amis que cette affiche n'est l'œuvre ni de l'Union Anarchiste, ni de la « Liste » Libertaire, qu'il n'est pas plus à recommander qu'à « désavouer » tels candidats plutôt que tels autres.

Tous les candidats se valent. Ils sont tous également à dénoncer à l'opinion publique et ouvrière.

Une grève d'officiers

D'après le correspondant du « Times » à Helsingfors, le mécontentement qui régnait dans l'armée a amené une crise. Les officiers ont organisé une grève et 90 % ont donné leur démission.

« Ah ! si ce mouvement de grève pouvait s'étendre à toutes les nations, quelle joie ! Quel exemple pour les soldats qui, nous voulons le croire, porteraient bagage et s'en retourneraient tout bonnement chez eux. »

Un crime du militarisme

Saisi, dans les faits divers d'un grand journal de masse, ce petit incident suivi d'une conclusion vraie, mais déplacée, dans un journal qui défend une armée qui ressemble à toutes les autres :

« Les crimes du militarisme. — Le nommé Dorion Alcide, soldat au 1er régiment d'aérostation stationné à Cambrai, n'avait pas rejoint son corps, malgré les exhortations de ses parents, à l'expiration de la permission qu'il avait obtenue pour les fêtes de Pâques, et s'était caché dans les bois, près de Saint-Léger-lès-Domart. Découvert par les gendarmes venus pour l'arrêter, Dorion s'est suicidé d'un coup de revolver à la tempe. »

Le militarisme compte une victime de plus à son tableau déjà si lourdement chargé. »

(Humanité, 4-5-24.)

Comme on le voit, venu au milieu des siens pour passer quelques jours de repos, ce petit gars, à l'idée de retourner dans l'enfer damné qui broie et déchire les corps, les cerveaux des jeunes êtres pleins de vie, de santé, préfère aller se cacher dans les bois plutôt que retourner au bagne militariste. Dans l'alternative de retourner à la caserne ou de conserver sa liberté, il préfère cette dernière solution, même en se réfugiant au milieu des bois. Mais, hélas ! et comme toujours dans ce même cas, la bête traquée voit de plus en plus se resserrer autour d'elle des chasseurs ivres de brutalité et de sang ; comme les chasseurs, en l'occurrence gendarmes, allaient mettre la main au collet de cette bête humaine qui osait se défilier à l'autorité

qu'ils repré sentent si dignement, lui, la bête qui voulait vivre et être libre, se donna la mort pour échapper à la méchanceté des hommes, ses frères.

Fait banal et triste, et combien éconcrant, qui nous montre avec cruauté le bienfait du militarisme. Celui-ci réclame du sang, toujours du sang, pour montrer à tous les prolétaires, sa nécessité et son rôle ignoble. Dans le monde, dans tous les États où existe le militarisme, les victimes sont nombreuses. Journalièrement, des petits gars se suicident pour échapper à la pieuvre maudite du militarisme.

Ce fait s'est passé en notre belle France : il est relevé dans le journal de Moscou, qui se prétend le défenseur de la classe ouvrière. Mais, sans être indiscret, pourrions-nous savoir le nombre des suicidés dans la grande armée prolétarienne qui a nom « armée rouge » ?

UN JEUNE.

Insulte à la misère

On mande de Belgrade à la « Chicago Tribune » : « La vaisselle d'or du roi Nicolas de Monténégro, estimée à environ 500 millions et qui avait été égarée depuis l'armistice, vient d'être découverte à Cettigne et sera probablement partagée entre la famille royale et le gouvernement serbe. »

Et pendant ce temps-là, les pauvres diables, au Monténégro, n'ont rien à mettre dans leur vaisselle de terre.

Camarades cyclistes

Cinq ou six camarades, munis de leur vélo, peuvent-ils se mettre à la disposition de la Rédaction, demain, de 7 heures à minuit ?

Que ceux-là soient donc, en ce cas, demain, à 17 heures, rue Louis-Blanc, 9.

Si les femmes pouvaient voter

A la camarade Unetelle.

J'ai attendu avec patience la réponse qui n'est pas venue. Je le disais, dans ma première lettre : « De quelle façon, nous, faibles femmes, supprimerions-nous ce mal que les hommes ont inventé : l'argent ? »

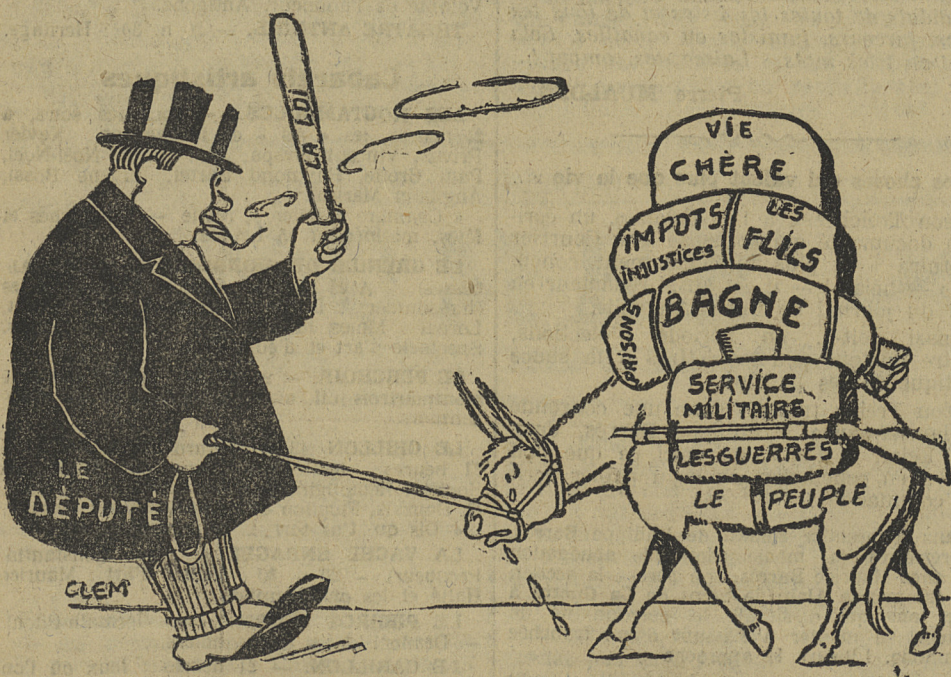
Je comprends bien que la question ne laisse autant que moi perplexe, tout au moins sur les moyens à employer à cette terrible besogne. Car tu n'es pas de celles qui feraient cette réponse banale et terrifiante : « Comment détruire ce qui a toujours existé ? ». Réponse digne du temps où les nourrices, quand on leur disait : « Ne donnez pas de sucette à votre enfant, cela ne le nourrit pas et cela est malsain », levaient les bras au ciel et s'écriaient : « Mais il ne pourra jamais s'en passer, il l'a toujours eue. » Les temps ont changé, les petits enfants ne tiennent plus guère autre chose que le sein ou le biberon plein de lait, ils sont devenus plus sages depuis qu'ils se portent mieux. Les hommes se porteraient mieux et seraient certainement beaucoup moins méchants s'ils n'avaient plus d'argent entre les doigts.

Evidemment, d'autres nous diront : « Comment feront-ils pour se nourrir, quand ils n'auront plus d'argent ? ». Les hommes mangent-ils donc des morceaux de bronze, d'aluminium ou de papier parcheminé ?

Ils mangent ce que la terre produit grâce au travail. L'argent qu'on leur donne en échange de ce travail ne leur donne pas, mais les vole. Chaque fois qu'un ouvrier touche sa paye, il a le droit de se dire : « Je touche la moitié du produit de mon travail. » Chaque fois qu'une femme achète une livre de haricots ou un tapis d'Orient, elle peut penser : « Je paye ce produit, au détailant, deux fois plus qu'il ne coûte de travail au paysan et à l'ouvrier. » Point n'est besoin, pour se dire cela, de se trouver la proie du plus féroce des patrons ou du plus malicieux marchand. La vie de l'homme est, par la faute de l'argent, rendue deux fois plus dure qu'elle ne devrait, et elle lui coûte trois fois plus de fatigue qu'il n'est nécessaire.

Il faut donc détruire l'argent... Les hommes ne s'y décident point. Ce sont des animaux contents d'eux-mêmes et, pardessus le marché, trop satisfaits des biens que le passé leur a légués pourtant comme une charge. Allons-nous, femmes, demander le droit au suffrage non-universel ? Oh cela nous mènerait-il ? A la Chambre ? Au Sénat ? A la Chambre seulement... bien peu de femmes voudraient avouer l'âge des vénérables sénateurs !

Camarade Unetelle, ne prends point cet air sévère, je plaisante... Je sais que ces élus seraient des femmes douées de la « jeunesse éternelle des idées », des femmes graves, sincères, décidées à accomplir des réformes pratiques, et durables... Des femmes, sachant qu'il ne faut pas des crèches aux petits enfants, des internats ou des usines aux adolescents, des bagnes aux hommes. Connaissant que le mal de l'organisation actuelle est dû au capitalisme, elles voteraient en bloc la destruction du capital. Hélas ! voter est une chose trop facile pour être à elle seule importante. On accouche dans la douleur. Accoucher d'un monde nouveau demande d'autres peines que celle de dire « oui » sous la



— Vote, bourrique, et tu auras une trique neuve !

Voici : jusqu' alors, les compagnons d'Aliboron étaient pourvus d'un maître qui, parfois, y allait de main forte pour carresser les côtes de ses quadrupèdes. Mais, à ce petit jeu-là, sa trique, pourtant solide, avait fini par s'user ; aussi résolut-il d'en acheter une toute neuve.

Mais pour se permettre cette dépense, il lui fallait l'autorisation du gros propriétaire des ânes. Et celui-ci eut une idée originale :

Pourquoi, puisqu'il fallait changer la trique, ne renouvelerait-il pas le conducteur d'ânes ? Et il trouva cette opinion tellement épatante qu'il l'adopta avec cet amendement : le choix du conducteur et de la trique serait laissé aux ânes.

Il fit donc placarder des avis informant

recteurs. Ah ! Cioéron était un bien pâle orateur à côté de ces tribuns !

Les uns étaient partisans d'un bloc de triques nationales ; les autres voulaient aller à gauche ; les autres, âniers syndiqués, voulaient unir en un bloc ouvrier et paysan les ânes des villes et de la campagne.

Aussi, devant tant d'éloquence et d'arguments... frappants (car les candidats frappaient à tour de bras sur les dos pour démontrer leurs aptitudes professionnelles), les électeurs furent agités, bouleversés, angoissés même, et c'est pourquoi ce soir tant de tumulte règne dans l'étable.

Cette histoire n'est pourtant pas aussi insignifiante que l'on pourrait le croire. Les

couple. La loi votée, il faudrait l'appliquer... Ainsi, la loi de huit heures n'est-elle pas votée ? Il reste à la faire « respecter » (qu'ils disent). Seuls les ouvriers le peuvent, grâce à la chaussette à clous et la grève... payée. Quand ils saboteront le travail de la neuvième heure, leurs patrons préféreront, en toute sincérité, les voir sortir au bout de la huitième.

Au moment où devrait être appliquée la loi abolissant l'argent, les capitalistes qui, eux, n'ont pas peur des lois, appelleraient à l'aide leurs amis capitalistes de Roumanie, de Pologne ou d'ailleurs... Il faudrait se battre. Ne vaudrait-il pas mieux commencer par là ? Cela n'est-il pas plus brave que de demander à d'autres — nous élus — de travailler et de se battre pour nous ?

Car, avouons bien que si les élus sont des êtres sans scrupules qui pensent à eux avant de penser à leurs électeurs, les électeurs sont des êtres détestables, les élus devraient bien voir les élus se charger de la besogne qu'ils n'ont pas le courage de faire eux-mêmes... Ils trouvent des maîtres en cherchant des domestiques... Méritent-ils autre chose ?

Qu'ils apprennent à se servir eux-mêmes... C'est le meilleur moyen de perfectionner le service...

HAUTECLAIRE.

Pour la Paix ! Contre la guerre !

Les dangers de tuerie mondiale existent toujours. Les hommes de proie et de sang sont à l'affût. Les instincts de domination et d'impérialisme subsistent avec les antagonismes des lous capitalistes.

Les hommes de paix auront-ils raison contre les bêtes fauves ?

Deux lois contraires sont aujourd'hui en lutte : une loi de sang et de mort, qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combat, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille ; et une loi de paix, de travail, de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des maux qui l'assiègent. L'une ne cherche que les conquêtes violentes, l'autre que le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au-dessus de toutes les victoires, celle-là sacrifierait des centaines de mille existences à l'ambition d'un seul.

Il faut croire invinciblement que la Science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre : que les peuples s'entendent non pour détruire, mais pour édifier, que l'avenir appartient à ceux qui auront le plus fait pour l'humaine souffrance.

Il ne faut pas seulement croire au bien-fondé de l'idéal de concorde et de fraternité, il faut le propager et le défendre énergiquement.

VIENT DE PARAÎTRE :

« Iconoclasta »

Nouvelle Revue Anarchiste Italienne

SOMMAIRE DU N° 1 : Esordio, Il Compilatore ; Di un Sindacalismo Libertario, Gold O'Bray ; Considerazioni sul movimento anarchico, Hugo Treni ; Il Lavoro, Albert Soliberville ; Alle pure Fonti, Meteor ; Agli Anarchisti di tutti i paesi ; L'Epiciclo dell'usignuolo, Auro d'Arcola ; Movimento Anarchico Internazionale, Hugo Treni ; Il Fuoco della Purificazione, Libro di G. ; Doccia Fredda, Vir ; Le Due Catene, Claudio Bragato ; Senza la testa del re, Il Compilatore.

Le numéro 1 franc

ABONNEMENT : pour la France, un an, 12 fr. ; six mois, 6 fr. ; trois mois, 3 fr. ; pour l'étranger : un an, 18 fr. ; six mois, 9 fr. ; trois mois, 5 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

Le « Libertaire » cinégraphique

CŒUR FIDÈLE

Scénario et réalisation de Jean Epstein. Interprétation de Van Daele (Petit Paul), Gina Manes (Marie), Léon Mathot (Jean), Madeleine Erickson (la Femme du Fort), Mlle Marice (l'Infirme), Bénédicte (Hochon), Mlle Maupois (la mère Hochon).

Mieux vaut tard que jamais. N'ayant pu en temps utile parler comme je voulais de ce film admirable (qui, grâce à la gentillesse de ces MM. les exploitants — ceux-ci lui ayant réservé un boycottage en règle — n'a pas ainsi dire paru en public sur les écrans français, alors qu'il fut présenté en octobre 1923), je profite de l'occasion offerte par le Club français du Cinéma et par le Club des Amis du Septième Art qui viennent successivement de le représenter en séances privées, pour en dire ici tout le bien que j'en pense. Et je le crierais bien haut :

Ce film est l'une des œuvres les plus parfaites que le cinéma nous ait données jusqu'ici.

Cela explique pourquoi il a eu si peu de succès auprès des gens de la corporation. Après avoir été projeté pendant trois jours dans une salle des boulevards et après avoir été sifflé par une cabale consciente du devoir imposé, il fut retiré du programme par le directeur de l'établissement — qui avait peut-être quelque raison pour satisfaire aux exigences de la cabale en question — et remplacé — naturellement — par un film très public et très indigeste.

Mais, après tout, qu'importe ? Nous n'avons pas à entrer ici dans des considérations de ce genre qui nous amèneraient à devoir évaluer le degré d'intelligence des exploitants et d'une certaine catégorie de spectateurs. Qu'importe, en effet, que ce film n'ait eu aucun succès d'exploitation hier ? Ce qui affirme la valeur d'une œuvre, ce n'est pas son existence immédiate, mais c'est, au contraire, sa survie au lendemain de sa création : *Cœur fidèle* est un film de demain, n'en déplaise à M. Lucien Doublon. C'est une œuvre qui survivra, alors que toutes les magnifiques naïvetés qui affichent les gros succès de l'heure actuelle disparaîtront bientôt dans le gouffre de l'oubli. Nous le reverrons même avant qu'il soit longtemps et sur les boulevards — car le Progrès, homme intelligent, sans

Cours d'histoire de la Philosophie

Professeur : Gérard de Lacaze-Duthiers

Aujourd'hui 10 mai, Grande Salle
49, Rue de Bretagne, à 20 h. 45

SOMMAIRE DE LA CINQUIÈME LEÇON

PHILOSOPHIE PRÉHISTORIQUE (suite)

La civilisation paléolithique. La psychologie des troglodytes vue à travers leurs œuvres d'art (pariétales et mobilières). Promenade dans les centres préhistoriques de France : grottes des Eyzies, de la vallée du Célé, du Mas d'Azil, de Montespau (découverte récente de M. Norbert Cartier), d'Espagne (caverne d'Altamira, abri de Cogul), d'Italie (grottes de Grimaldi), etc... Visite au musée de Saint-Germain-en-Laye (la Gaule avant l'âge des métaux). Caractères généraux de l'art quaternaire. Explication de l'art par la magie (opinions de Caplan, Déchelette, de Morgan, Salomon Reinach, Victor Basch). Apogée de la civilisation esthétique préhistorique. Fin des cultures archéologiques.

Les industries mésolithiques aziliennes, tardenoisienne et campignienne. La culture néolithique. L'ère des mégalithes (dolmens de Bretagne). Origine de l'écriture. Développement des arts mineurs. L'âge des métaux. Premier et deuxième âge du fer. L'époque de la Tène et la civilisation protohistorique. Conclusion : la préhistoire et l'histoire. Progrès matériel et progrès moral. La vraie civilisation.

Marek Szwarc et « l'Araignée »

Paris, le 4 mai 1924.

Chers Camarades,

Je viens de lire la lettre de M. Gus Bofa au sujet de l'incident de l'Araignée et vous personnellement y répondre — puisque aussi bien l'article publié par le « Libertaire » fut demandé par « moi ». Si la bonne foi du « Libertaire » a été surprise, elle le fut par ma faute... Mais je tiens à affirmer que la mienne « ne le fut pas ». Je connais assez mon ami Szwarc pour pouvoir donner quelques précisions à M. Bofa. M. Szwarc n'est pas venu à lui en se recommandant d'un artiste russe, mais avec une lettre de Mlle Weil, secrétaire de la Galerie Devambez. C'est elle qui lui conseilla l'Araignée. Remarquons, à ce propos, que le spirituel critique du « Crapouillot » ne semble pas très sûr de son nom. Mais il y a autre chose — et c'est ce qui motive cette lettre — M. Bofa prétend qu'on adressa à l'artiste une notice pour le catalogue. Or, c'est une lettre que M. Szwarc reçut. Ne jouons pas sur les mots : une lettre, en Pologne, en France ou ailleurs, s'appelle une lettre et non une notice. Le terme d'abus de confiance est, on le voit, complètement impropre et même à un petit air ridicule. Je ne crois pas qu'il faille en tenir grillet à M. Bofa, puisque, même dans son billet de prétendue rectification, il trouve l'envoi de son confrère fort intéressant et qu'il le montra à des critiques.

Je vous remercie à l'avance de l'insertion de cette lettre qui met les choses définitivement au point.

Henry POULAÏLE.

— Plus galant que ses confrères, Marek Szwarc que je viens de voir, me prie de remercier M. Bofa des mots aimables au sujet de son envoi et d'avoir permis à M. Robert Rey de le voir et d'en parler.

H. P.

que ne présente aucun intérêt (par exemple les romans-cinéma).

D'ailleurs, dans cette œuvre, le réalisateur ne s'est pas inquiété un instant de son scénario si ce n'est pour lui donner intentionnellement un caractère grand public, de façon à amener les spectateurs à suivre la partie importante et à s'intéresser à elle.

Celle-ci, la fête foraine, est la seule où le cinéaste a travaillé avec lui-même, avec son esprit et son sens profond du cinéma, essayant de nous montrer par son intermédiaire la conception idéale qu'il a de l'image animée et le but vers lequel il tend ; ce passage — à son avis — n'en fournissant qu'un simple essai et n'étant qu'un premier jalon posé dans cette voie — la plus pure — du cinéma et dont l'horizon est illimité.

Cela suffit pour prouver amplement la valeur étonnante de Jean Epstein qui est, parmi les cinéastes actuels, l'un de ceux qui voient le plus franchement cinéma et qui, non content de voir, veulent réaliser, malgré tout, ce qu'ils pensent et ce qu'ils voient, comme ils pensent et comme ils voient, en donnant aux images seules la mission de synthétiser et d'exprimer avec une puissance accrue par la valeur photographique, ce qu'ils ont déjà analysé eux-mêmes.

Cette partie est précisément l'une de ces synthèses visuelles, fruits d'une première analyse faite dans l'esprit du cinéaste et directement exposées sans aucun intermédiaire. Ici, elle est celle de l'atmosphère de joie et de plaisir que procurent les fêtes foraines. Elle est la synthèse, non pas de ce que celles-ci représentent philosophiquement, mais plutôt la synthèse de la valeur lyrosophique de ces fêtes, valeur analysée lyrosophiquement par le cinéaste qui, ne l'oublions pas, est un lyrosophe — le premier véritable lyrosophe, même — et qui, au moyen de l'image seule, en a extériorisé toute la puissance et toute l'ivresse.

Cette partie du film fait l'effet d'une pierre retournée sous toutes ses facettes et qui brille de mille feux différents. Tout ici est exprimé par le détail et uniquement par le détail en gros plan. *Amour*, dit un pain d'épices : voilà la fête qui commence. Les balançoires qui dessinent leur envolée régulière dans le ciel ; le manège qui tourne dans une ronde folle, de plus en plus vite, gisant les spectateurs au passage et heurtant l'écran de ses avions pleins à craquer — la bande perforée qui se déroule — les pains d'épices, les pétards. Et cette danse hallucinante de l'espace ivre, à travers les confetti. Voilà du cinéma pur, du cinéma tel que nous le voulons et tel que nous aurons, dans l'avenir, d'une façon plus homogène encore.

Ainsi que dans certaines scènes de la Roue, la chose et l'objet sont les principaux acteurs et ils ont une puissance d'expression, une intensité de vie beaucoup plus grande que le plus grand des artistes. Le cinéma leur donne une âme. Gance nous avait montré l'âme puissante d'une locomotive, des roues, des rails, des bielles. Epstein nous montre ici celle — plus ivre, plus voluptueuse — des fêtes foraines, des manèges et des chevaux de bois.

On lui a reproché dans certaines critiques le manque de cohésion parfaite entre cette partie et le reste du film. A mon avis, ce reproche est un éloge. D'ailleurs, il n'a, sans doute, jamais cherché cette cohésion. Mais ici, nous irions trop loin si nous faillions démontrer pourquoi. Nous y reviendrons plus tard dans un article de fond. En attendant, qu'il suffise de dire que si cette partie est en dehors du reste — intentionnellement, j'en suis sûr — et que si les images de cette partie sont de très loin les plus belles visions de tout le film (en comptant également le rappel en surimpression sur les feuilles de musique, les manèges tournant sous des perspectives différentes et dans tous les sens, lors de la scène des tziganes), le reste n'en est pas moins une œuvre d'importance. Les scènes pittoresques du vieux port de Marseille, les surimpressions, la mer, tous les gros plans de détails, les angles de prise de vue, tout, en un mot, est remarquable, et ce tout est émaillé par endroits de passages, courts, est vrai, mais dignes, par leur puissance visuelle, de la scène principale.

Le seul reproche que j'aurai à faire : un peu trop d'insistance et de longueur dans certaines surimpressions sur la mer, dans les premiers plans de Mathot et dans quelques scènes entre lui et Gina Manès.

L'interprétation de Van Daele et Gina Manès est l'une des meilleures que nous ayons vues dans un film français. La composition de Van Daele est de premier ordre et sa mort remarquable. Il est un des meilleurs artistes que nous possédions en France. Gina Manès a donné la preuve d'un talent d'une rare puissance. Il faut remarquer aussi Mlle Morice qui, dans le rôle de l'infirme, fut d'un réalisme saisissant. Quant à Léon Mathot, comme toujours, il se contente de tourner la tête de gauche à droite, de droite à gauche, puis de regarder en l'air, les yeux vagues. C'est bien l'un des plus mauvais interprètes du cinéma français et je sais de nombreux figurants qui le remplaceraient avantageusement. Mais ceci est bien malgré M. Epstein. Aussi, qu'il me permette aujourd'hui de lui dire, au nom de tous les vrais cinéastes, lui qui a osé faire du véritable cinéma, malgré tous les maux qui sont à la tête du marché et de l'édition des films :

« Jean Epstein, merci ! »

Jean MITRY.

Les policiers provoquent une émeute EN MESOPOTAMIE

Une centaine de morts

Londres, 9 mai. — Le « Colonial Office » annonce ce soir que, d'après les informations qu'il vient de recevoir de Bagdad, des troubles sérieux se sont produits à Kerkouk, le 4 mai dernier ; ces troubles furent provoqués par une altercation entre les officiers chargés de faire rentrer les impôts et trois commerçants de la localité.

Le piquet de police qui accompagnait les officiers crut (f) ceux-ci en danger et fit usage de ses armes contre les indigènes. On reconnaît là les méthodes pacifistes et le sang-froid de la police !

Naturellement, un véritable combat s'engagea, au cours duquel une centaine de civils et six policiers furent tués. Les agences nous disent qu'actuellement « l'ordre règne ». On sait, hélas ! ce que cela veut dire...

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

C'est aujourd'hui que les candidats vont faire l'ultime effort. Les panneaux vont se couvrir d'une nouvelle floraison d'affiches. C'est le jour des placards dits de la dernière heure. Il s'agit de ne rien épargner pour impressionner l'électeur. Les petits papiers conservés précieusement vont être publiés, chaque candidat va se voir copieusement traité de tricolore, de vendu, d'assassin, par ses concurrents qui, eux aussi, en prendront pour leur grade. Chaque parti, bloc ou cartel, va se voir reprocher l'argent que des sources impures déversent à profusion pour payer affiches, tracts et courriers électoraux. Car il en a fallu de l'argent, et les candidats ne sont pas tous hommes nouveaux et multimillionnaires. Ils aspirent tous à le devenir, et la politique pour ceux qui sont dénués de tout scrupule est encore un des meilleurs moyens pour arriver. Nous reparlerons dans quelques années, de certains ouvriers et paysans qui pourront être demain, promus au titre de législateurs. Il est vrai qu'ils pourront faire comme leur grand chef Marcel Cachin, l'homme dont « l'Humanité » écrit qu'il symbolise aux yeux des masses ouvrières et paysannes de France, la pensée communiste et révolutionnaire.

Pauvres masses ouvrières et paysannes, qu'est-ce que vous avez dans les yeux !... Oui, le Cachin de l'union sacrée, le Pierre l'Ermite de la boucherie, est bien un symbole, mais de tout autre chose que de la pensée révolutionnaire. Quant au « communisme » c'est un prétexte, mieux un filon, un bon filon.

Non, ce n'est pas pour faire chorus avec ses amis d'hier, qui l'insultent aujourd'hui pour les besoins de leur sale cuisine électorale, avec ceux qui ne se souviennent plus d'avoir manifesté des idées révolutionnaires, antiparlementaires, voire libertaires, et qui n'ont pas eu honte de prendre la responsabilité de cette affiche dont le « Libertaire » a publié hier le texte, et dans laquelle ils reprochent à un communiste d'inviter le peuple à descendre dans la rue avec des fusils.

Il y a longtemps que l'Aristide qui est justement le chef avoué de ce cartel des appointis, a tenu de semblables propos. Mais il a passé depuis, beaucoup d'eau sous les ponts, et les idées et les principes de l'ancien chevalier du Travail ont été déposés sur la berge au milieu des débris. Les idées et les principes des chevaliers d'industrie qui le suivent iront bientôt, si ce n'est déjà fait, retrouver ceux de leur chef de file, Déjà Poincaré, qui sent d'où vient le vent, leur fait les deux yeux (6 les deux yeux de Poincaré, tout un poème !). N'a-t-il pas déclaré, dernièrement, ce grand Lorrain, qui est un républicain, presque de gauche, mais oui !... que les idées de M. Léon Blum étaient en partie les siennes, qu'il était presque socialiste, et que le socialisme qui voulait la transformation sociale par la légalité n'était pas pour l'effrayer.

Naturellement, il faut s'arranger pour qu'il n'y ait pas de complications, et que la propriété, la sacro-sainte propriété si chère à M. Léon Blum, et à tant d'autres prolétaires du même genre soit sauvegardée. Vous le voyez, c'était très gentil pour les partisans de la révolution... sans révolution.

A côté de ces franches canailles de tous les bords avoués, il y a aussi les humoristes, des listes « indépendantes ».

Je ne puis résister à la tentation de vous citer ce passage, que, grâce à l'obligeance de ma concierge, j'ai trouvé dans un journal qui s'intitule *Arlequin*, beau titre en ce moment d'arlequinade. Un nommé Moreau y défend la liste Charles Bernard de Balaclava comme mémoire, et fonce sur les hommes Nouveaux : « Un humoriste, l'antiquaire Jonas, baptise hommes nouveaux quelques antiques héros, tels que Leguerrec dit Yves Mirande, qui se croit de la Mirandole, ancien modiste, ancien censeur, et trusieur de l'esprit facile (en participation). Celui-là aura au moins une voix... une voix de mât-cass. »

Je vous cite cela pour vous distraire et pour donner une idée de ce qu'il y a à faire demain dimanche, l'éclair des nombreux candidats de toutes les listes et de tous les bords, farceurs, fumistes ou canailles. Cela tient en trois mots : Laissez-les tomber !...

Pierre MUALES.

« Ces choses qui valent plus que la vie... »

Léon Treich est, à l'« Eclair », un écrivain documenté qui compose le « Courrier littéraire » le plus intelligemment conçu. Mais — hélas ! — il est aussi rédacteur en chef du journal de Buré-Arsouille.

Aussi doit-il, en période d'élections, mettre quelque peu les lettres à la sauce politique de ses patrons.

Léon Treich tressait donc une couronne de laurier-sauce à Philippe Barrès, dans l'« Eclair » d'hier. Et voici ce que l'on trouve en conclusion du beau papier écrit sur commande :

Dans le premier roman de Philippe Barrès, on retrouve le même admirable abnégation (que chez Maurice Barrès, son père) : la section que commande Alain (le héros de *La Guerre* à vingt ans) qui dissimule la personnalité de l'auteur) va monter à l'assaut d'une tranchée allemande. L'heure H approche :

Comme Alain s'est remis au travail, et qu'il pose dans la brèche les sacs à terre pour étouffer le bruit des pas, le capitaine, survenu, murmure :

« S'il vous arrive malheur, que dirai-je chez vous ? »

Et Alain répond droit devant lui, sans réfléchir :

— Mais rien de spécial : mes parents trouvent, comme nous, qu'il y a des choses qui valent plus que la vie.

C'est pour que « ces choses qui valent plus que la vie » et auxquelles, en effet, se sacrifiaient dix huit cent mille vies, soient éternellement sauvegardées, que Philippe Barrès, héritier des traditions paternelles, entre aujourd'hui dans la mêlée politique, désireux de suivre les commandements d'un esprit jeune, agité, généreux, épris des tendances libérales que lui fit aimer la guerre, mais décidé avant tout à ne rien laisser oublier des hautes et terribles leçons des champs de bataille.

« Ces choses qui valent plus que la vie ».

ce sont les ignominies sanguinolentes et boueuses de la Tuerie chère à M. Poincaré.

Léon Treich n'est pas dégouté ! Léon Treich veut sauvegarder ça ! Brrr... pour un fin lettré, il a, sur commande, le goût un peu gros.

La Vie des Lettres

Quelques derniers mots
au sujet du « Révolté »

J'ai dit, en temps voulu, ce que je pensais du roman de M. Maurice Larrouy : Le Révolté, et M. Larrouy n'en fut pas content...

Voici cependant que le Journal des Débats, sous la signature de M. René La Bruyère, s'essaie à réfuter mes critiques au cours d'un long article. Je n'essayerai pas de me mettre d'accord avec M. La Bruyère puisque nous parlons de points de vue diamétralement opposés lorsqu'il s'agit de patrie, d'honneur, d'armée, etc. Mais il est un passage toutefois que M. Larrouy n'aura pas lu sans déplaisir. En effet, malgré tout son désir de faire l'apologie du Révolté, M. La Bruyère ne peut s'empêcher d'écrire : « Mais que dire d'abord des reproches qui sont adressés au livre par les partisans du Libertaire ? Ceux-ci ne voient dans le matelot Pimal (Le Révolté) qu'un figurant d'opérette, et il est certain que ce matelot Pimal est un révolté à l'eau de rose, dont les convictions communistes n'étaient point, heureusement, bien profondes. C'est plutôt un fanfaron qu'un convaincu, un bluffeur de l'indiscipline. » Eh ! Mais, ma foi, je n'avais pas dit autre chose ! M. Larrouy qui a pris la mouche parce que je traitais ses principaux héros de « bouffons d'opérette », est bien obligé de convenir aujourd'hui que je ne suis pas le seul à prêter cet avis. Mon seul tort (?) est d'avoir été le premier à élever ces critiques et de n'avoir pas pris de gants pour les formuler.

www

PETITES NOUVELLES :

— Ce soir, à 21 heures, au théâtre Raymond-Duncan, 36, rue du Colisée, M. Camille Spies, l'auteur de « Ainsi parlait l'Homme », fera un dialogue bio-psychologique avec le docteur Vachet, professeur à l'Ecole de Psychologie, sur « le Baiser du Génie et la Psycho-Synthèse ».

— C'est le 8 mai qu'a été mis en vente, par les soins de l'éditeur Flammarion, « En Prison », le livre qu'avait commencé Jean Goldsky à la Santé et qu'il put terminer à la citadelle de Saint-Martin-de-Ré, parmi les forçats.

Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, des mémoires, mais bien un roman, tout spécialement vivant et vécu. Il intéressera, non seulement par sa belle tenue littéraire et les remarquables études psychologiques qu'il contient, mais aussi en raison des circonstances qui ont permis à l'auteur de voir et de vivre des scènes d'un pathétisme inouï.

Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Boris Godounov.
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Polyphème, Il était une bergère.
TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Le Barbier de Séville.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 30 : La Robe rouge.
ODEON. — 14 heures : Jésus de Nazareth ; 20 h. 30 : Mademoiselle Le Feu, Un Amour de Chateaubriand.
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.
NOUVEL AMBIGU. — Matinée : Ma Tenté d'Honneur ; soirée : Un Coup de téléphone.
COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : R. U. R.
THEATRE DES ARTS. — 21 h. : L'Echance.
THEATRE DES MATHURINS. — 21 h. : Le Châno des Ecclésiastes.
THEATRE COLOMBIER. — 17 heures : Concert de la « Revue musicale » ; 20 h. 45 : Le Misanthrope (dernière).
MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : La Volupté de l'homme, Antigone.
THEATRE ANTOINE. — 20 h. 30 : Héritage.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Croffe, Raymond Bachelot, Eugène Rossi, Augustin Marini.
« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.
LE GRENIER DE GRINGOIRE 6, rue des Abbesses. A 21 heures Charles d'Avray et les chansonniers : Dyrnno Brubach, Géo Robert, Loral, Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.
LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-jail, avec Jean Bastia et ses chansonniers.
LE GRILLON 43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures les chansonniers Jean Rieux, de Soulier, Rémongin, Surgrès, Alex II, Dumont, G. Druais, Floullou et la divette Kady Teissier.
« Dis qu'tas tort ! », revue.
LA VACHE ENRAGEE 4 place Constantin Pecqueur. 20 à 30 Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.
LE PIETROT NOIR 11, rue Germain-Pilon. — Dracô et les chansonniers.
LE CARILLON. — 21 heures : Jeux où l'on tique... revue.
LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

Elections Législatives 1924. — 3^e Secteur

LISTE LIBERTAIRE

Réunion publique et contradictoire

Aujourd'hui à 20 h. 30,

Préau de l'Ecole

17, Rue des Volontaires, 17

Orateurs :

TAUPIN — ROUAUX — BONVALET

A travers le Monde

NOUVELLES COMMUNIQUÉES
par l'Association Internationale des Travailleurs

NORVÈGE

LA SITUATION DES GREVES

Les mouvements de grève et les lock-outs sont toujours en activité. L'état d'esprit est toujours excellent malgré six semaines déjà de conflits. Les métallurgistes se trouvent en lutte depuis vingt-six semaines, et tous les débats sont, sans résultat, grâce à l'opiniâtreté des patrons. Ils exigent que la grève illégale des travailleurs de l'industrie du fer soit levée, et que les ouvriers rentrent dans les usines aux mêmes conditions de travail qu'auparavant. Les travailleurs n'en veulent naturellement rien faire. Les membres du comité de grève furent incarcérés pour cette grève illégale. Le jour du jugement, 7.000 grévistes se réunirent pour une démonstration, et se rendirent musique en tête et chantant « l'Internationale », vers le palais de justice, afin d'aller chercher les camarades condamnés. Ce fut un fameux coup d'œil que ces milliers de grévistes défilant sous les yeux des policiers interdits. Quand les accusés sortirent du palais de justice, tous les manifestants les acclamèrent, et les camarades libérés prirent la parole devant le palais de justice. La belle entente des grévistes donne la certitude d'espérer que bientôt les patrons seront obligés de céder. La solidarité des syndicalistes s'est lumineusement montrée dans cette occasion. Les camarades du N. S. F. ont versé 20.000 couronnes en souscription pour soutenir les grévistes.

ORIENTATION INTERNATIONALE DE LA CENTRALE NATIONALE AUTONOME

La Centrale nationale réformatrice, récemment sortie de l'Internationale d'Amsterdam, parce qu'elle semblait trop réformatrice, vient de terminer son référendum au sujet de l'adhésion à l'I. S. R. L'adhésion à l'I. S. R. fut rejetée avec les trois quarts de voix de majorité. Le résultat définitif n'est pas encore officiellement donné. Il fut décidé d'entretenir des relations amicales et de travailler avec l'I. S. R. sur des bases libres. Différentes organisations se sont aussi prononcées pour le travail en commun avec l'A. I. T. Ce fut une grande surprise pour le secrétaire de l'organisation qui n'avait pas posé cette question dans le référendum. Ce résultat est une défaite complète pour Moscou où l'on comptait absolument sur l'adhésion de la Norvège à l'I. S. R. Il est hors de doute que dans un avenir prochain, d'autres organisations se prononceront encore pour l'A. I. T.

SUÈDE

LES PROGRES DU SYNDICALISME

La « Sveriges Arbetare Centralorganisation » conviendra dernièrement une conférence pour le district de Stockholm, au cours de laquelle devaient surtout être débattues des questions d'importance capitale. Il résulte des rapports des délégués, que l'année passée, six nouvelles organisations syndicalistes révolutionnaires se sont formées dans le district de Stockholm, ce qui monte à vingt le nombre des organisations de ce district, avec 2.227 membres. La conférence décida de nommer un organisateur appointé pour la durée d'une année. On put constater par le rapport que le mouvement syndicaliste à Stockholm (la ville principale de la Suède) et des environs augmente sensiblement.

Le point le plus important qui fut discuté fut la position du syndicalisme envers le parlementarisme. La raison pour laquelle cette question fut agitée est la lutte entreprise contre le gouvernement au sujet d'une loi contre le vagabondage. Par l'application de cette loi, les sans-travail seraient les plus frappés, c'est pourquoi l'organisation quotidienne des syndicalistes suédois « Arbetaren » a pris fortement position contre sa mise en vigueur. Cette attitude fut critiquée par quelques camarades qui y voyaient une déviation à l'antiparlementarisme. La conférence confirma naturellement que le syndicalisme n'a rien à voir avec le parlementarisme, mais que cela ne l'empêche pas de combattre les lois réactionnaires en dehors du parlementarisme par les méthodes d'action directe.

FINLANDE

UNE GREVE PEU COMMUNE

Londres, 9 mai. — D'après le correspondant du « Times » à Helsingfors, le mécontentement qui régnait dans l'armée a amené une crise. Les officiers ont organisé une grève et 80 p. 100 ont donné leur démission. Voilà une grève qui, certes, sort de l'ordinaire.

Quand donc les officiers français se décideront-ils à suivre cet exemple et nous débarrasseront-ils de leurs encombrantes personnes ?

ESPAGNE

LA REPRESSION CONTRE LES SYNDICATS

La réaction triomphe. Le Comité administratif de la C. N. T. (Confederación General del Trabajo), dont le siège était à Séville, fut obligé de se dissoudre et de remettre son mandat entre les mains de l'organisation. Le nouveau Comité administratif se forma à Aragon. Le camarade bien connu Pedro Valina, membre du Comité administratif de la C. N. T., qui était déjà emprisonné depuis longtemps, vient d'être banni par les autorités militaires et envoyé à Casablanca, en Afrique du Nord. Valina est médecin et s'occupait, à Séville, d'un sanatorium pour les tuberculeux. Par suite de son expulsion, son œuvre menace de disparaître. Les autres membres du Comité, qui sont aussi en prison, sont aussi menacés de subir le même sort que Pedro Valina.

LA PRETENDUE DECADENCE DE LA C. N. T.

Dans le numéro 13 de « Roten Gewerkschaftsbulletin » (Bulletin de l'Internationale rouge), édition allemande du 29 mars 1924, se trouve un article sur la « décadence de la C. N. T. », dans lequel les camarades syndicalistes et anarchistes espagnols sont calomniés et insultés, ceci dans un temps où ils ont à supporter la plus grande part de la réaction espagnole. Le camarade Carbo écrit, dans le quotidien « Solidaridad Obrera », au sujet de cette sale campagne :

« D'après les communistes, la C. N. T. est un mythe, un fantôme, une apparence. Est-elle vraiment morte ? N'existe-t-elle vraiment plus ? A-t-elle définitivement disparu ? Pourquoi, alors perd-on son temps à lutter contre une ombre ? Pourquoi dépenser en vain de la poudre ? Non. La C. N. T. vit toujours. Ce qui est mort, c'est l'espoir de la moscoviser, de lui voir déchirer la bannière du communisme-libéral, de l'expédier, soumise et dénaturée, aux dictateurs de Moscou. Ce n'est que cela qui est mort et que l'on ne veut pas avouer, rien d'autre. Mais, tandis que l'espoir de la conquérir est mort, l'espoir de la détruire reste toujours vivant. Pas de crainte à ce sujet, la brutalité autoritaire a tenté de la détruire plus d'une fois. Chaque fois, elle ressuscita sans avoir jamais plié bannière. »

PORTUGAL

UNE CONFERENCE

Le Comité exécutif de la C. G. T. portugaise s'est réuni, en janvier dernier, afin d'envisager l'élargissement des statuts pour que l'activité de l'organisation fut menée sur des bases plus larges. Une résolution fut adoptée, par laquelle la composition des commissions syndicales devait être faite par district. Le nom des unions fut transformé en celui de « chambres du travail ». Il fut convenu de convoquer une conférence à Lisbonne vers la mi-avril, au cours de laquelle il serait parlé de la transformation des statuts. Les communistes se déclarèrent contre ces changements. De plus, devait avoir lieu en même temps une conférence à laquelle les délégués de toutes les fédérations d'industrie seraient présents et où tous les points suivants seraient débattus :

La socialisation immédiate de tous les terrains non cultivés et leur remise aux syndicats agricoles. Les syndicats devront disposer de ces terrains au moins dix années. Les vignobles devront être limités et les terres appliquées pour la culture des légumes et des céréales qui sont indispensables au ravitaillement des populations. Des mesures devront être

prises pour augmenter la pêche et faire diminuer le prix des poissons. Par de telles revendications, on lie la propagande pour le but final avec les questions journalières, afin d'attirer et d'intéresser les grandes masses populaires.

NOUVELLES ADHESIONS

La C. G. T. compte 120.000 membres et augmente de plus en plus ses effectifs. La Fédération des Matelots a adhéré à la C. G. T., de sorte que l'unité du prolétariat devient plus forte et que le mouvement ouvrier y gagne en influence.

SITUATION GENERALE

La situation économique du prolétariat portugais est extrêmement défavorable. Les salaires sont si bas que la vie des travailleurs est un enfer de misère. Quelques politiciens voulaient instaurer une dictature de fer semblable à celle de Mussolini en Italie et de Primo de Rivera en Espagne ; mais le tempérament libéral du peuple portugais a rendu ces tentatives impossibles.

LA FEDERATION DES JEUNES SYNDICALISTES

Il se trouve en Portugal 26 organisations locales de jeunesse syndicalistes comptant environ 5.000 membres ; l'organisation centrale porte le nom de « Fédération des jeunes syndicalistes ».

ÉTATS-UNIS

TRANSFORMATION DANS LA « ONE BIG UNION DU CANADA »

« Le Lumber Workers Industrial Union » (Union Industrielle des Bûcherons) d'Ontario appartenant jusqu'à présent à « One Big Union » a décidé par un référendum de s'unir au « Lumber Workers Industrial Union » numéro 120 des « Industrial Workers of the World ». En accord avec cette décision, les membres du comité exécutif du L. W. U. de l'Ontario ont décidé de donner leur adhésion au I. W. U. avant le 1er juin de cette année. Ainsi, les L. W. U. se séparent de l'« One Big Union », c'est-à-dire se retirent automatiquement de l'I. S. R., car nul n'ignore que les L. W. U. n'adhèrent pas à l'I. S. R. C'est une nouvelle perte à enregistrer pour les moscovites et une victoire des aspirations autonomes de la classe ouvrière de l'Amérique du Nord.

MEXIQUE

CONFERENCE DES OUVRIERS DU TEXTILE DU MEXIQUE

Il y a peu de temps se tint à Mexico la première conférence des ouvriers du textile. Les ouvriers de cette corporation sont depuis toujours les militants les plus actifs de la C. G. T. et justement à cause de cela les plus persécutés par le capitalisme et l'Etat : les salaires furent diminués de 50 0/0. Les patrons tentèrent de fermer leurs fabriques et de lock-outer les ouvriers. Ces tentatives du patronat furent protégées par le gouvernement qui, malgré les protestations de la classe ouvrière, tenta par des mesures coercitives de forcer à travailler cinquante ouvriers dans chaque fabrique. La ferme attitude de la classe ouvrière a empêché ces tentatives gouvernementales de réussir. Si le plan du gouvernement et du patronat avait été mis à exécution, les ouvriers auraient certainement occupé les fabriques et les entreprises.

A cette conférence assistèrent 45 délégués représentant 23.000 travailleurs. Il y fut décidé :

1. A chaque assaut du patronat et de l'Etat, il sera répondu par la grève générale ;
2. En signe de solidarité avec la classe ouvrière d'Espagne, d'Italie et de l'Amérique, le boycottage des marchandises venant de ces pays est déclaré.

La lutte dans l'industrie du textile au Mexique a déterminé un conflit international. Les propriétaires des fabriques sont des capitalistes français. Ceux-ci, devant les actes révolutionnaires des ouvriers se sont adressés à la légation française pour demander aide. Sur l'intervention de la légation, le socialiste Obregon, président du Mexique, déclara que l'action des anarchistes devait être militairement réprimée.

En dehors de cette lutte, les révolutionnaires du Mexique sont en conflit dans tous les pays : les mineurs, les dockers, etc. Pendant les mois de janvier et février, la C. G. T. M. a mené dix-neuf grandes grèves.

La C. G. T. M. a, depuis le 1er janvier, augmenté ses effectifs de quatre-vingt syndicates. Le presse de la C. G. T. s'est développée d'une façon importante. Elle dispose de plusieurs hebdomadaires et de revues mensuelles.

En lisant les autres...

L'Amnistie et les élections

Certains, parmi les politiciens de gauche, n'oublient pas de parler de l'amnistie. Dans *Paris-Soir*, Victor Méric écrit :

Mais il y a autre chose. Il y a l'amnistie. Trop de pauvres bougres pourrissent depuis des années, dans les bagnes militaires, dans les geôles de la République. La Chambre de l'Assemblée, poussée dans ses derniers retranchements, nous a distribuée une amnistie au compte-gouttes qui n'a rien amnistié, ou presque rien, à l'exception des grands voleurs et profiteurs de guerre. Ne ratons pas l'occasion. Il nous faut l'amnistie, pleine, entière. Des milliers de malheureux, mutilés ou déserteurs (il en est cruellement quelques heures de révolte et de découragement. Songez à ces infortunés. Songez aussi à Jean Goldsky, malade, usé, condamné par la bande clémenciste. Songez à Cottin, dont la balle maladroite ne fit qu'effleur le médiastin auguste du plus malaisant des gouvernements. Songez à tous les autres dont je ne puis inscrire ici tous les noms qui composeraient une liste interminable. Amnistie ! Amnistie !

Voilà qui est fort bien d'attirer l'attention sur les malheureux embastillés. Mais, hélas, suivent de véhéments appels aux urnes... Et que M. Méric le veuille ou non, il ne pourra pas nous convaincre que ses appels à l'amnistie ne soient pas du balage électoral...

Biribi

Les reportages d'Albert Londres à Biribi attireront, pensons-nous, l'attention publique. Le *Rappel* commente en ces termes le récit des atrocités :

M. Albert Londres, envoyé spécial du « Petit Parisien », publie depuis plusieurs semaines dans ce journal, de remarquables articles sur « Biribi ». De son impartiale enquête, faite sur place, il résulte que le régime y est pire encore que celui jadis dénoncé par des écrivains comme Georges Darien ou Dubois-Dolvielle, qui ont traité de la question en pamphlets.

Des crimes contre l'humanité y sont quotidiennement commis par des sergents-surveillants tortionnaires, véritables bêtes féroces. Quelles sanctions nous seront prises contre ces criminels et leurs atrocités ?

Des sanctions ? Bah ! les plus graves que l'on prendra contre eux seront peut-être quelques mises à la retraite avec médaille militaire !...

Tous aux urnes !

Décidément, il ne faut pas chercher dans les journaux autre chose que cela : chacun, selon son parti, mène la lutte électorale et cherche à rassembler la foule autour des urnes.

Dans *l'Intransigeant*, M. Georges Lecomte raisonne comme un humoriste chagrin. Partisan du vote à l'outrance, il coffrerait volontiers tous les abstentionnistes, tout en faisant abouir cette fumisterie suprême qui a nom : le vote familial !...

Il écrit :
Au cours de la dernière législature, M. Joseph Barthélemy, avant juriste et parlementaire éminent, avait déposé un rapport — je ne sais plus au juste — une proposition de loi rendant le vote obligatoire.

Pour ma part, dans mon respect du suffrage universel — que l'on pourrait d'ailleurs amener soit par le vote familial, soit par la reconnaissance du droit de vote aux femmes — et dans ma foi dans la justice des idées socialistes de 1898, j'aurais souhaité que cette proposition fut adoptée.

Quand on lit des articles aussi naïfs que ceux de M. Georges Lecomte, il vaut mieux rire, dans le fond, que s'indigner.

Il y a Révolution et Révolution...

Dans le *Radical*, M. R. Emile-Laurent, ancien député, écrit, sous le titre : « Pour la Révolution, contre la réaction », les lignes suivantes :

Peu avant que la Chambre se séparât, mon vénéré maître, M. Ferdinand Buisson, s'écriait au cours d'une discussion : « Avec la Révolution, toujours ; avec la réaction, jamais ! »

Il va sans dire que la Révolution à laquelle M. Ferdinand Buisson s'affirme si passionnément fidèle, c'est celle du 14 juillet 1789 et de la « Marcellaise ».

En effet, il y a Révolution et Révolution... et la « Marcellaise » de M. Emile-Laurent doit simplement servir à battre le rappel des électeurs.

Comme Révolution, c'est maigre !...

Germaine Berton et Chazoff à Saint-Henri

Quel beau paysage de foule. Plus de deux mille personnes se pressaient dans la salle trop étroite où Germaine Berton venait faire appel au prolétariat pour sortir des bagnes et prisons capitalistes les malheureuses victimes de la réaction.

Jean Maresteau, le premier, demanda au peuple, en termes émouvants, de se souvenir de la dernière guerre, pour laquelle il consentit tant de vains sacrifices.

Chazoff, ensuite, fit l'historique du fascisme italien et espagnol qui menace d'envahir la France, si nous n'y prenons garde ; il demanda au prolétariat de ne pas oublier les milliers des siens qui souffrent pour avoir osé affirmer leur désir de liberté et d'amour.

Et Germaine Berton, au milieu d'une attention religieuse, dénonça le peu de résultats obtenus par l'action menée jusqu'à ce jour pour rendre la liberté aux prisonniers. « La légalité a avorté ; il faudra demain sortir des cadres étroits de la légalité, si nous voulons sincèrement arracher aux bourreaux ceux qui sont détenus avec la complicité du peuple qui reste inconsciemment inactif. »

Sous les applaudissements unanimes, elle demanda à chacun de prendre ses responsabilités, et la foule s'écoula lentement, après avoir, au dehors, ovationné notre camarade.

En un mot, une bonne soirée de propagande qui, espérons-le, portera des fruits.

GROUPE D'AYMARGUES

Aujourd'hui à 20 h. 30

GRANDE CONFERENCE

sur

le Fascisme et l'Amnistie

par

Germaine BERTON et CHAZOFF

Participation aux frais : un franc.

A TRAVERS LE PAYS

LE MAUVAIS TEMPS

La neige en Auvergne

Aurillac, 9 mai. — Depuis deux jours, une vague de froid sévit sur le Massif Central, sur les montagnes et les hautes vallées, avec d'abondantes chutes de neige. En beaucoup de fermes, on a dû rentrer dans les écuries les animaux qui pacageaient dans les prés.

La tempête sur la côte toulonnaise

Toulon, 9 mai. — Le vent, qui soufflait en bourrasque, a rafraîchi la température. Le mauvais temps sévit en mer et les voiliers, fuyant la tempête, cherchent un refuge dans les ports de la côte.

Un signal dans la région qui de nombreux arbres fruitiers ont été déracinés.

FIN DU CONFLIT ENTRE ARMATEURS ET MAREYEURS BOULONNAIS

Boulogne-sur-Mer, 9 mai. — Armateurs et mareyeurs ont signé un compromis. Les mareyeurs reprendront le travail demain. Les bases de cet accord sont : 1° la réduction immédiate de la ristourne, dont les mareyeurs bénéficiaient sur les ventes, de 1,50 à 1,25 pour cent ; 2° la suppression du 1 fr. 25 maintenu, en septembre, à l'ouverture de la nouvelle halle au poisson, et 3° la promesse des armateurs qui font des expéditions directes, de ne pas solliciter les clients des mareyeurs pour les leur prendre. — (Radio.)

UN LIVRE INDISPENSABLE

L'ÉDUCATION SEXUELLE

par Jean MARESTAN

Physiologie et Préservation sexuelles
Contre les Moralités néfastes
Mariage et Union libre
Le Problème de la Population
Hygiène de la Maternité
Nouvelle édition. — (155^e mille)
Un volume de 336 pages, illustré
En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X^e).
Prix : 7 fr. ; franco recommandé : 7 fr. 85.
Chèque postal : M. Jouté 520-42.

FEUILLETON DU LIBÉRAIRE DU 10 MAI 1924. — N° 31.

FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

CHAPITRE XV

— Je n'ai jamais douté de votre générosité, dit entre ses dents Litvinof, mais je voudrais savoir si vous approuvez mon intention ?
— De partir ?
— Oui...
Irene continuait à regarder de côté.
— Au premier moment votre intention m'a paru prématurée... Maintenant j'ai réfléchi sur ce que vous m'avez dit... et si réellement vous ne vous trompez pas, je suppose alors qu'il vous convient de vous éloigner. Cela vaudra mieux... mieux pour tous deux.

La voix d'Irene devenait de plus en plus faible et son parler plus lent.

— En effet, le général Ratimof pourrait remarquer... vouloir reprendre Litvinof.
Irene baissa les yeux ; un tressaillement étrange apparut autour de sa bouche, — apparut et disparut.

— Non, vous ne m'avez pas comprise, interrompit-elle. Je ne songeais pas à mon mari, à quel propos ? Il n'a rien à remarquer. Mais je le répète, une séparation nous est indispensable à tous deux.
Litvinof reprit son chapeau, qui avait glissé sur le parquet.

— Tout est fini, pensa-t-il, il faut s'en

aller. Ainsi il ne me reste qu'à prendre congé de vous Irene Pavlovna, dit-il tout haut, et son cœur se serra tout à coup comme s'il eût prononcé son propre jugement. Il ne me reste plus qu'à espérer que vous ne conserverez pas de moi un trop mauvais souvenir, et que si jamais...

Irene lui coupa de nouveau la parole.
— Attendez, Grégoire Mikhailovitch, ne prenez pas encore congé de moi ; ce serait trop... précipité.

Litvinof tressaillait, mais une amertume brûlante gonfla aussitôt son cœur.

— Mais je ne puis rester, s'écria-t-il. Pourquoi, pourquoi prolonger ce tourment ?

— Ne prenez pas encore congé de moi, répéta Irene. Il faut que je vous revienne... Encore une muette séparation comme à Moscou... non, je n'y puis consentir. Vous pouvez maintenant vous retirer, mais promettez-moi, donnez-moi votre parole d'honneur, que vous ne partirez pas sans m'avoir vue encore une fois.

— Vous le désirez ?

— Je l'exige. Si vous partez sans me voir, jamais, jamais je ne vous le pardonnerai, entendez-vous, jamais ! C'est étrange ! j'ajoute-t-elle comme à elle-même : je ne puis m'imaginer que je suis à Bade... je me figure être à Moscou... Allez.

Litvinof se leva.
— Irene Pavlovna, dit-il, donnez-moi la main.

Irene secoua la tête.

— Je vous ai dit que je ne veux pas vous dire adieu...

— Ce n'est pas en signe d'adieu que je la demande.

Irene allait tendre la main, mais elle regarda Litvinof... pour la première fois après son aveu, et la retira.

— Non, non, murmura-t-elle, je ne vous donnerai pas la main. Non... non. Allez.

Litvinof saluta et sortit. Il ne se rendait pas compte du refus d'Irene de lui accorder un dernier serrement de main amical, il ne comprenait pas pourquoi elle craignait de le faire.

Il sortit, et Irene s'enfonça de nouveau dans son fauteuil, et de nouveau se cacha le visage.

CHAPITRE XVI

Litvinof ne rentra pas chez lui ; il alla dans la montagne, et, pénétrant dans un épais fourré, il se jeta le visage contre terre, et resta ainsi étendu près d'une heure.

Il ne souffrait pas, il ne pleurait pas ; un morne engourdissement s'était emparé de lui.

Jamais il n'avait éprouvé rien de pareil : c'était un intolérable et poignant sentiment du vide, du vide en lui-même, autour de lui, partout...

Il ne songeait ni à Irene, ni à Tatiana. Il ne sentait qu'une chose : la hache avait frappé ; la corde qui le retenait au port était rompue, et il était saisi, entraîné par quelque chose d'inconnu et de glacial.

Parfois il lui semblait qu'un tourbillon passait au-dessus de lui, et il sentait le rapide tournoiement, les coups irréguliers de ses ailes noires...

Toutefois sa résolution demeurait iné-

branlable. Il ne mettait plus en question son départ de Bade. Par la pensée, il était déjà en route ; il était assis dans un train tonnant et fumant, et s'avancant, s'avancant au loin vers une terre perdue et désolée.

Il se releva enfin, et, appuyant sa tête contre un arbre, il demeura immobile, une de ses mains avait seulement saisi une longue fourgère et la balançait machinalement en cadence.

Le bruit de pas rapprochés le tira de son assoupissement : deux charbonniers, avec d'énormes sacs sur les épaules, descendaient le sentier escarpé.

— Il est temps, murmura Litvinof.

Il suivit les charbonniers, alla à la gare du chemin de fer et expédia un télégramme à la tante de Tatiana, Capoline Markovna.

Il l'informait de son départ immédiat, et lui donnait rendez-vous à l'hôtel Schrader, à Heidelberg.

— Puisqu'il faut en finir, pensait-il, finissons-en vite sans remettre au lendemain.

Il entra ensuite dans la salle de jeu, dévisagea deux ou trois joueurs avec une curiosité hébétée, remarqua de loin l'occupant difforme de Bindasof, le front solennel de Pichtchalkin, et, après être resté un moment sous la colonnade, il se dirigea, sans se presser, vers la maison d'Irene.

Ce n'était pas un sentiment subit et involontaire qui l'y conduisait : décidé à partir, il était également décidé à lui tenir parole, à la revoir une dernière fois.

Il entra dans l'hôtel sans être vu par le suisse, monta l'escalier sans rencontrer personne ; il poussa machinalement la porte, entra sans frapper dans le salon.

Irene était assise dans le même fauteuil, dans le même costume, dans la même posture. Il était évident qu'elle n'avait pas

changé de place, qu'elle n'avait pas bougé tout ce temps.

Elle releva lentement la tête, et, voyant Litvinof, elle frissonna et saisit le bras du fauteuil.

— Vous m'avez effrayée, murmura-t-elle. Litvinof la considéra avec une muette surprise. L'expression de son visage, ces yeux éteints le frappèrent.

Irene sourit avec effort et repéra le désordre de sa chevelure.

— Ce n'est rien... Je ne sais vraiment pas... il paraît que je me suis endormie ici.

— Excusez-moi, Irene Pavlovna, commença Litvinof, je suis entré sans me faire annoncer... J'ai voulu faire ce qu'il vous a plu de me demander. Comme je pars ce soir...

— Ce soir ? Mais vous m'avez dit, ce me semble, que vous vouliez d'abord écrire une lettre...

— J'ai envoyé un télégramme.

— Ah ! vous jugez urgent... Et quand partez-vous ? C'est-à-dire à quelle heure ?

— A sept heures.

— Ah ! à sept heures ! Et vous êtes venu prendre congé de moi ?

— Oui, Irene Pavlovna, prendre congé. Irene se tut.

— Je dois vous remercier, Grégoire Mikhailovitch ; il vous a probablement fallu faire un effort pour venir ici ?

— C'est vrai, Irene Pavlovna, un effort.

— En général, la vie n'est pas une chose facile, Grégoire Mikhailovitch ; qu'en pensez-vous ?

— C'est selon, Irene Pavlovna.

Irene se tut de nouveau ; elle semblait égarée dans ses pensées.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Dans le Gousu Main de Paris. — Le Syndicat informe les corporants que le conflit de la maison Julien est résolu, dès la première heure, cette maison ayant accepté les nouveaux tarifs. Le conflit n'était venu que par la suite d'un malentendu concernant la signature du contrat. En conséquence, l'index est levé et le travail reprendra immédiatement dans cette maison et dans la maison Toléa, qui a signé hier matin.

Réunion générale de tous les corporants, samedi, à 17 heures, salle Ferrer.

A la Maison Turner-Tanning-Machinery et Cie, à Ivry. — Les ouvriers de cette maison sont partis en grève, pour protester contre les agissements d'un nouveau contremaître qui, pour masquer son incapacité professionnelle, diminue les prix pour avoir les faveurs de ses maîtres.

Aucun ouvrier ne se présentera à l'embauche tant que durera ce conflit. Que les camarades de l'Unité Schoe ouvrent l'œil et refusent de faire le travail de leurs camarades.

Réunion, ce matin, à 9 heures, salle Trecherel, face Mairie, à Ivry.

Chez Wesbecher, rue Grange-aux-Belles. — A une demande d'augmentation de 0 fr. 25 l'heure formulée par les ouvriers et ouvrières de différents services, la direction répondit par la négative. Devant cette mauvaise volonté, tous cessèrent le travail. Nous demandons à ceux des autres services de se joindre à leurs camarades et d'assister à la réunion qui aura lieu ce matin, à 9 heures, avenue Mathurin-Moreau, salle Raymond-Lefebvre.

Ne pas se présenter à l'embauche.

Les tourneurs sur bois. — Dans ces derniers jours, les tourneurs sur bois, en grève depuis trois semaines, ont enregistré de nouveaux succès. Des maisons comptant parmi les plus importantes et connues pour leur laderie ont accordé à leur personnel des augmentations de salaire de 50 centimes l'heure. Parmi les patrons qui s'étaient organisés en vue de la résistance, quelques-uns, violant les décisions qu'ils avaient eux-mêmes prises, ont accordé secrètement à leurs ouvriers les augmentations demandées, ne voulant pas supporter plus longtemps le préjudice causé par la grève.

A l'entrée de la quatrième semaine, le Comité de grève demande aux tourneurs de toutes spécialités, syndiqués ou non, de continuer l'effort de solidarité qui permettra aux camarades en lutte de tenir jusqu'à ce que tous aient obtenu satisfaction.

Aujourd'hui, permanence toute la journée, 2, rue Saint-Bernard (2^e étage), pour la rentrée des fonds.

Dans le bronze. — Nous constatons, de la part des patrons, et cela depuis que nos camarades sont en lutte, une arrogance et des façons de manœuvrer inqualifiables. Ils donnent satisfaction aux uns, en leur variant leurs capacités professionnelles, cela afin de créer la division. Qu'ils sachent que les camarades sont solidaires les uns des autres et qu'ils attendent d'un pied ferme, sûrs de la victoire, les férociétés du patronat.

Ouvriers agricoles de Méze (Hérault). — Après quatre jours de grève, les ouvriers agricoles ont obtenu l'augmentation de salaire qu'ils réclamaient.

Emballleurs de Nantes. — Les ouvriers des fabriques de caisses en bois ont repris le travail, obtenant une augmentation de salaire de 1 franc par jour.

Dans la Sellerie Parisienne. — Perdant toute raison en face de la volonté ouvrière, voici les bêtises qui commencent dans le clan patronal. Croyant venir à bout des organisations syndicales et des grévistes, ces messieurs viennent de décider le lock-out.

En effet, voici ce qu'ils viennent d'afficher dans quelques maisons, en attendant que ce fut généralisé.

AVIS

« La maison porte à la connaissance de son personnel qu'en raison de la mise à l'index de la maison Létrange, les ateliers seront fermés à partir du jeudi 15 mai 1924, à 17 h. 30. »

Cet avis contient un mensonge qu'il est indispensable de relever, car jamais nous ne mîmes à l'index la maison Létrange et si la bonne foi de ces messieurs n'était pas mise à une rude épreuve, ils auraient dû reconnaître qu'ayant unanimement rejeté notre demande d'augmentation de salaires, les travailleurs intéressés ont jugé utile de ne poser la question qu'à une seule maison de la place qui fut en toute loyauté désignée par le sort.

Une autre preuve, du reste, que cette maison n'est pas mise à l'index, c'est que, par une lettre en date du 7 courant, nous informons M. Létrange qu'à l'unanimité son personnel a refusé ses offres jugées insuffisantes, mais qu'une délégation restait toujours à sa disposition pour discuter toutes propositions que ce patron jugerait utile de nous faire parvenir.

Quant au lock-out, nous sommes curieux de savoir si les confrères du patron dont le personnel est en grève exigent de ce dernier qu'il lock-out également le personnel de son atelier de Eilom (Puy-de-Dôme).

En tout cas, nous considérons cette décision comme une provocation à laquelle nous répondrons comme il conviendra.

Telles sont, pour le moment, les phases de notre conflit voulu par un patronat rapace qui veut, lui aussi, conquérir ce « droit divin » détenu par quelques ploutocrates industriels qui sont leurs inspirateurs intéressés.

Aussi, pour envisager utilement l'action que nous aurons à déterminer, tous les travailleurs de la corporation se feront un devoir d'assister à la réunion qui aura lieu le mardi 13 mai 1924, salle Jean-Jaurès, à 20 h. 30, Bourse du Travail.

Que tous assistent à cette réunion, apportant par leur présence leur ferme volonté de ne pas s'agenouiller devant les potentats de la Sellerie Parisienne.

M. ROUX.

Chez les mineurs

LA PRODUCTION HOUILLÈRE EN MARS 1924

La production houillère en France est en progression. En mars, a été atteint le chiffre le plus élevé depuis la guerre, soit une extraction de 3.772.734 tonnes.

Dans le bassin du Nord et du Pas-de-Calais, les effets de la reconstruction se font sentir. La production journalière se fonde de 50.000 tonnes en janvier 1923, à 81.000 tonnes en mars 1924. Avant la guerre, en 1913, la production journalière était de 91.000 tonnes.

Le Centre et le Midi ont une extraction journalière de 47.000 tonnes, soit un excédent de 2.500 tonnes sur le chiffre d'avant-guerre.

Ainsi, la production journalière des mines situées dans la France d'avant-guerre, n'est plus inférieure que de 7.500 tonnes à la situation de 1913.

Les houillères de Lorraine ont fourni en mars 1924 une production journalière de 16.451 tonnes.

La production moyenne journalière s'établit ainsi pour le pays :

Année 1913.....	136.147 tonnes
Janvier 1923.....	121.064 —
Juillet 1923.....	128.592 —
Janvier 1924.....	144.680 —
Mars 1924.....	145.105 —

La production de coke métallurgique a suivi cette progression :

Janvier 1923.....	131.994 tonnes
Janvier 1924.....	196.939 —
Mars 1924.....	222.979 —

La main d'œuvre employée est, conséquemment, en augmentation :

Année 1913.....	203.208 ouvriers
Janvier 1923.....	242.366 —
Mars 1924.....	290.375 —

L'industrie minière est la clef des autres industries. A eux seuls, les mineurs sont capables de jeter las l'édifice capitaliste. Mais pour cela, au lieu de se diviser, ils doivent s'unir. Combien y a-t-il de syndiqués dans les deux fédérations ? On n'ose pas le dire.

Quel champ immense de propagande que ces 290.000 mineurs et similaires à organiser ! Et, avec l'Unité, ce ne serait pas si difficile que l'on croit ! Le mineur n'est pas réfractaire au syndicat, bien au contraire.

La main d'œuvre étrangère n'est pas non plus un obstacle au recrutement syndical. Les mineurs étrangers ont toujours bien marché dans les grèves. Alors !

Quelle folie de se réduire à l'impuissance à cause de la politique, alors qu'on serait si fort sur le terrain purement syndical !

LES MINES DE LIEVIN

L'assemblée des actionnaires s'est tenue le 8 mai à Douai. Les bénéfices de l'exercice écoulé s'élevaient à 2.880.183 fr. 06.

M. Paul Courin a été réélu administrateur pour six ans.

M. Morin, directeur, a fait connaître que le personnel est passé de 3.644 ouvriers et employés à 5.777, soit une augmentation de 2.133. Le personnel du fond comprend 3.821 ouvriers et 82 employés, dont 965 ouvriers polonais.

Le programme des 4.385 logements ouvriers prévu pour 1920, 21, 22 et 23, comporte actuellement 3.542 maisons terminées, 876 courvées et 115 en voie d'achèvement ; 3.187 habitations abritent 13.370 personnes. L'extraction annuelle a été de 366.661 tonnes et, en décembre, la production journalière était de 1.760 tonnes.

Le dénoyage des fosses 4 et 5 est presque terminé. Le plan d'eau des sièges centraux a été abaissé considérablement. Le forage des puits 7 et 7 bis est achevé aux profondeurs de 875 et de 781 mètres. De nouveaux et riches gisements ont été rencontrés.

En résumé, la situation est excellente pour les actionnaires. Pour les ouvriers, c'est autre chose : travail très dur, salaires insuffisants, retraites dérisoires, vie chère.

Pour obtenir des améliorations, les mineurs doivent faire l'Unité, se grouper au syndicat et employer l'action directe.

MINES DE BLANZY

Les Mines de Blanzay sont situées en Saône-et-Loire, et le siège est à Montceau-les-Mines.

Les bénéfices ont été de 9.781.853 francs en 1922, et de 11.854.796 francs en 1923. Cela fait 2.072.943 francs de plus, et une augmentation de 21 0/0 des dividendes des actionnaires.

Est-ce que les mineurs, créateurs des bénéfices en ont profité ? Leurs salaires ont-ils été augmentés ?

Les vels capitalistes commis sur le travail sont encore plus considérables qu'on ne croit.

Le Galibot.

A la Verrerie Ouvrière

Le personnel de la Verrerie Ouvrière d'Albi, réuni en assemblée générale le 7 mai 1924, décide à l'unanimité moins deux voix ce qui suit :

1^o L'ordre du jour et l'adjonction à cet ordre du jour adoptée par l'assemblée des actionnaires du 4 mai 1924 sont rejetés sans aucune réserve ;

2^o Aucun travailleur ne doit reprendre le travail à la Verrerie Ouvrière d'Albi, à aucun condition et sous aucun prétexte, puisque les statuts sont toujours violés et que le conseil d'administration reste en fonction ;

3^o Conformément à l'ordre du jour du personnel du 29 avril 1924, la construction d'une nouvelle verrerie, vraiment ouvrière, à Albi, doit être entreprise immédiatement ;

4^o La démission du conseil d'administration et l'application des articles 33 et 10 des statuts de la Verrerie Ouvrière doivent être poursuivis sans arrêt par toutes voies et moyens utiles, y compris les actions judiciaires qu'il sera nécessaire de poursuivre ou d'engager ;

5^o Les camarades verriers et travailleurs de toute profession sont invités à ne pas venir remplacer à la Verrerie Ouvrière d'Albi leurs camarades en conflit avec le conseil d'administration.

Aux syndiqués du 17^e Arr^e

Je n'ai jamais écrit aucun article dans aucun journal ; mais pour une fois, je vais essayer de m'expliquer.

Etant toujours contre toute politique dans les syndicats, j'ai eu le malheur d'être secrétaire de section, de faire le pointage des cartes le 1^{er} mai, au Comité Intersyndical du 17^e arrondissement, composé d'éléments extra-communistes, et n'ai-je pas eu l'audace de constater que des membres de la commission exécutive du Comité Inter n'avaient pas chômé ce jour-là.

Un membre — le camarade Goillot — avait déclaré qu'étant chef de rayon, il ne pouvait encourir la disgrâce patronale, mais que si les syndiqués voulaient faire une petite démonstration dans son magasin, il serait très content. Quant à lui, il voulait conserver sa place.

Un autre fait. Hier au soir, ayant été dans une réunion électorale rue Pouchet, voilà-t-il pas que je me suis permis de leur dire cette vérité (dans le couloir, la salle étant pleine) : Un croyant, de la religion orthodoxe, le camarade Gentil, également de la commission exécutive du Comité Inter, m'avoue que s'il n'avait pas chômé le 1^{er} Mai c'était tout simplement parce que la situation chez les employés ne le permettait pas (que va dire Sauvage).

Mais voilà où l'affaire se corse.

Leur ayant reproché ces quelques vérités, la Tcheka me tombe sur le dos. Je leur demande donc de me faire rentrer dans la salle. Réponse : Tu ne rentreras pas ! Et brandissant comme : Et voilà de quoi te sortir ! Par l'heure il s'est trouvé deux ou trois syndiqués pour les empêcher d'employer leurs arguments.

Après cela, je ne m'étonne pas que des camarades aient laissé tomber la C. G. T. Unitaire. Car lorsque l'on se permet de donner des directives dans un Comité Inter on doit commencer par les appliquer soi-même.

SAINT-REQUIER.
Secrétaire de la 17^e Section des Métaux.

P. S. — Je prends l'entière responsabilité de cet article.

J'oubliais que le Citoyen 1910 avait condamné les grèves sporadiques.

Le 1^{er} Mai en est peut-être une.

Le Conseil général du S. U. B.

Le Conseil général n'ayant pas épuisé son ordre du jour dans sa séance du 8 mai, tiendra une séance extraordinaire, ce soir, à 18 heures, au lieu habituel. La présence de tous les membres est indispensable vu la gravité de l'ordre du jour.

Enregistrant la démission des candidats au Bureau, le Conseil fait un nouveau et pressant appel aux adhérents du S. U. B. pour qu'ils prennent pleine conscience de leur responsabilité de la gestion de leur organisation ; le Conseil pense que les sections sauront faire surgir en leur sein les militants nécessaires à la bonne marche du syndicat.

D'autre part, le Conseil a décidé d'arrêter purement et simplement les secours aux lock-outés du mouvement d'avril, de nouveaux conflits étant en perspective et la grève des carrelers-faïenciers nécessitant la solidarité de l'organisation et des travailleurs de l'industrie. A cet effet, les camarades sur les chantiers sauront faire le geste qui s'impose.

Réponse à un coquin

Dans l'Humanité du 5 mai, M. Bodin, secrétaire fédéral de la Voiture-Aviation-Marchalerie, accuse les militants vraiment syndicalistes de faire la division des forces ouvrières pour se créer des sinécures syndicales ; il n'aurait pas mal fait de se moucher avant de pondre cette ordure.

Je me permets de rappeler à ce M. Bodin qu'avant 1919 il ne connaissait pas beaucoup le chemin du syndicat. Il aurait mieux valu pour le syndicalisme qu'il ne le connaisse jamais. Cependant que les militants qu'il vient saluer aujourd'hui connaissent ce chemin depuis quelque vingt ans, et alors qu'il y avait danger à affronter la tribune pour apprendre aux masses le vrai syndicalisme.

Il dit en substance que nous savons faire de la belle cuisine, mais il oublie de dire que lui est cuisinier en art culinaire, il ne se rappelle plus le temps où il était gérant dans un restaurant de la Famille Nouvelle, « qui lui est si chère », faisant manger du singe pour de la viande fraîche à la clientèle ; je voudrais bien savoir où il a exercé son art de menuisier en voiture depuis ce temps, autrement que comme délégué technique de la « Famille Nouvelle ». Celle-ci se porterait bien mieux si elle ne l'avait jamais connu, lui et tous ses congénères candidats du Bloc dictateur. Le plus malheureux pour lui et pour les autres, c'est que la Fédération de la Voiture-Aviation-Marchalerie se meurt depuis qu'il est à sa tête, et tout comme se mourait sa bonne coopérative « la Famille Nouvelle », qui, elle, étant à base vraiment communiste, l'a mis à la porte de son poste d'administrateur technique.

Il ne se rappelle plus, ce monsieur, qu'il y a deux mois, lors de la grève Citroën, ni lui ni ses amis du syndicat de Paris n'ont eu le courage de parler devant les grévistes, et pour cause ! et qu'ils ont jeté ces camarades dans les bras du Syndicat des Métaux. Pourquoi ? Il est vrai que là comme ailleurs c'est toujours le grand parti des masses qui commande.

Allons, Bodin, un peu plus de courage, et si tu peux encore affûter tes outils, rentre à l'atelier ; là, tu pourras faire la propagande pour les comités d'usine rêvés par tes amis.

En attendant que tu nous développes, comme tu le promets dans l'Humanité, ton point de vue sur la fusion avec les Métaux, je t'invite à être un peu plus correct avec les vieux militants.

THE BLACKSCHMIDT.

Au Congrès des Services publics

Le Congrès du Comité Intersyndical des services publics, commencé mardi 6 mai, a poursuivi ses travaux dans la journée de mercredi. Toutes les organisations adhérentes étaient représentées : Municipaux de Paris, Communaux et Asiles de la Seine, Métro et Nord-Sud, Transports en commun et Régie des Eaux, par 50 délégués.

A la première séance du mardi, présidée par le camarade Bonnard, des Municipaux de Paris, un échange de vues eut lieu sur la définition des catégories et la base des catégories et la base des salaires à réclamer. Après quoi, les commissions furent nommées pour examiner et rapporter les principales questions soumises au Congrès.

L'après-midi du mardi fut consacré au travail des commissions : commission des salaires, commission des huit heures, commission des retraites, etc., etc.

A la séance plénière, reprise mercredi matin sous la présidence du camarade Gaudry, du Gaz de Paris, certaines commissions rendirent compte au Congrès du travail effectué.

Après discussion sur le rapport de la commission des salaires, le Congrès adopta à l'unanimité le salaire de base de 24 fr. 80, avec l'incorporation des indemnités au salaire, une échelle de 2 francs fut décidée entre chacune des trois catégories : professionnels, spécialistes, manœuvres. Le salaire des effets fut également défini. La revendication antérieure de trois classes par catégorie, avec accession à la deuxième classe après six mois et l'avancement biennal de la deuxième à la première fut maintenue.

L'échelle de salaire pour le personnel employé, avec le salaire de base de 8,400 francs par an, fut adopté sur le rapport de la commission.

Adopté également le rapport de la commission des huit heures comprenant des dispositions sur la question des primes qui se rattachait au travail de cette commission ; le Congrès se prononça contre toutes (primes immorales) et établit une différence entre celles-ci et les indemnités destinées à réparer un préjudice ou récompenser une peine. Le Congrès se prononça pour la rétribution des heures supplémentaires absolument indispensables, en repos compensateur avec majoration de 5 0/0 pour les heures supplémentaires de nuit.

Après une discussion approfondie qui dura tout l'après-midi, le rapport de la commission des retraites apportant d'importantes modifications aux régimes actuels, fut adopté avec l'indication que les efforts devraient être dirigés vers le régime unique pour tous les travailleurs des services publics.

Considérant que les questions restant à l'ordre du jour, non encore discutées par le Congrès, à l'unanimité une nouvelle réunion fut décidée ; celle-ci aura lieu le mardi 13 mai, dans le même local, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Les Secrétaires :
Castellaz, Martzloff, Frère.

A tous les militants

Nous lançons cet appel à tous les camarades qui seraient susceptibles de nous fournir des renseignements ou documents sur le mouvement des J. S., dans le passé, de bien vouloir nous les envoyer, 8, avenue Mathurin-Moreau, le Bureau en ayant besoin pour un travail de classement sur le mouvement des Jeunes.

Le Bureau.

P. S. — Le Bureau se réunit tous les mardis, au siège.

Aux syndiqués, aux syndicats DE LA SEINE

Depuis la fécondation du Parti, nul n'ignore la situation de notre piteuse Union des Syndicats, et tout le monde sait qu'après la malhonnêteté des 55.000 francs, donnés si bénévolement au médicamenteur Arnold, chose enterrée par les Léni-oui-oui de la majorité, la caisse de celle-ci se vide d'une façon sporadique et totale, à tel point que Tom Pouce ne sait où courir pour trouver de l'argent quand un débiteur se présente.

Devant une telle situation, il a décidé de réagir énergiquement, et le bruit court qu'il s'est rappelé qu'il existait une caisse dont il était administrateur : celle de la Maison des Syndicats, qui pourrait tirer tout le monde de la mauvaise situation créée par lui et ses confrères en subordination. Bravement, passant très probablement outre aux cochons de payants encore une fois, il a décidé, à lui tout seul, de faire un emprunt de 150.000 francs aux magasins de gros, prêt qui serait garanti par une hypothèque sur la Maison des Syndicats.

Je pose publiquement au Bureau de l'Union cette question : Qui a mandaté Raynaud et Léopold Farre, pour emprunter cette somme, serait-ce à la dernière assemblée des actionnaires ? De quel droit et par quel mandat a-t-il le droit de mettre la Maison des Syndicats sous hypothèque ?

Les syndicats et les syndiqués de la Seine vont-ils laisser dilapider ce qu'ils ont eu tant de mal à construire, et cela dans l'ombre, sournoisement. Qu'ils se hâtent, car Raynaud a déjà déposé sa signature. Quand donc la classe ouvrière donnera congé à de tels administrateurs qui ne possèdent qu'une qualité : créer le vide autour d'eux !

SAINT-DIDIER.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

Communiqués syndicaux

Minorité syndicaliste et Amis de la « B.S. ».
— Réunion lundi, à 21 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Le prochain numéro de la « Bataille syndicaliste » : Renforcement des minorités syndicalistes ; Paiement des cotisations.

Union des Mécaniciens de la Seine. — Permanence de 17 heures à 20 heures, et tous les soirs, de 19 heures à 22 heures, Bourse du Travail, 3^e étage, bureau 19.

S'adresser également de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures, 211, rue Lafayette.

Terrassiers. — Réunions de demain, à 9 heures.

Banquet : Maison du Peuple.

Boulogne : 85, boulevard Jean-Jaurès.

Juvis : 3, rue Hoche.

Villeneuve-Saint-Georges : Salle Henri.

Travailleurs de la Pierre. — Demain, à 10 h., 60, rue Charlot, assemblée générale des tailleurs de pierre, granitiers, poseurs, bardeurs, cimetières.

Papier-Carton. — Ce soir, à 11 h. 30, salle des Commissions, 3^e étage, réunion du Conseil du Cartonage.

Produits chimiques. — A 20 h. 30, salle des Commissions, 4^e étage, Conseil central.

Boulangers. — Ce soir, à 16 h. 30, salle des Commissions Bondy, Conseil.

A 17 h. 30, même salle, Comité d'action.

Les camarades sont priés de passer prendre des tracts à la permanence pour le meeting du 12 mai.

Scieurs, Découpeurs, Mouturiers. — De 9 heures à 12 heures, Bourse du Travail, 5^e étage, bureau 1, permanence.

Minorité syndicaliste des P.T.T. — Réunion de la Minorité aujourd'hui, à 21 heures très précises, petite salle de l'Union des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Questions très importantes à l'ordre du jour. Tous les syndicalistes sont instamment priés d'être présents.

DANS LE S.U.B.

MOULERS-MOSAISTES. — Assemblée générale ce soir, à 20 h. 30, bureau 13, 4^e étage, Bourse du Travail. Présence indispensable.

TRAVAILLEURS DE LA VOIRIE. — Le meeting corporatif du 1^{er} juin doit trouver tous les corporants groupés dans la section syndicale, face aux forbins des travaux publics. La force ouvrière doit se manifester pour leur arracher de quoi vivre.

MAÇONNERIE-PIERRE. — Camarades maçons, limousinants, démolisseurs et aides, après avoir fait trembler les magnats de la bâtisse et avoir été l'organisation la plus forte, nous voilà revenus à un tel point que nos employeurs ne daignent même pas répondre à nos justes revendications.

Nous saluons ne sont plus en rapport avec le coût de la vie et c'est la misère dans nos foyers. Pourtant, le travail ne manque pas ; seule l'indifférence d'un grand nombre de camarades nous vaut cela.

Si vous voulez envisager les mesures propres à y remédier, vous assisterez tous à l'assemblée générale de la Section qui aura lieu demain dimanche, à 9 heures du matin, salle Ferrer, Bourse du Travail.

BRIQUETTES, FUMISTES INDUSTRIELS. — Demain, à 9 heures, salle Varlin, Bourse du Travail, assemblée générale. Que tous soient présents.

CHARPENTIERS EN BOIS. — Réunion générale demain, à 9 heures, salle Ferrer, Bourse du Travail.

CHARPENTIERS EN FER. — Tous demain à l'assemblée, 8, avenue Mathurin-Moreau.

SERRURERIE ET CONSTRUCTION METALLIQUE. — Assemblée demain matin, 8, avenue Mathurin-Moreau.

DEMOLISSEURS. — Camarades de la maison Part et Lesueur, vous ne pouvez plus rester dans la situation où vous êtes, il est nécessaire que vous réagissiez, afin d'obtenir un salaire vous permettant de vivre. Pour cela, vous serez tous présents à la réunion qui aura lieu ce soir, à 17 h. 30, salle Bondy, Bourse du Travail.

Les camarades des autres entreprises sont invités à envoyer un ou plusieurs délégués à cette réunion.

La Vie de l'Union Anarchiste

Tous au rendez-vous

Demain, à 15 heures très exactement, 9 rue Louis-Blanc, réunion du Conseil d'Administration du quotidien, des rédacteurs du journal et des membres du Comité d'Initiative de l'U. A.

Vu l'importance des décisions à prendre chacun comprendra que sa présence est indispensable à l'heure indiquée.

NOTE DE L'ADMINISTRATION

Dans la liste publiée hier (les Cinq Francs mensuels), il faut lire :

« G. Le Gall, Bossard, Digué lou, Nicolas, Motreff, R. Le Gall, Le Boulch, Hamon, Sautrel, Le Dréo, Livra, Missin, J. Girardin, Selta Priro, Rielland, Petit, Dun, X., Ruhant, J. X., Le Commère, Lehen, Jestin, Chasseveau, Lenzeck, Masson, Jaret Guarnier, Leunay, Chassier, Monnier, Parin, Durançon, ensemble 65 francs, soit 13 thunes. »

Et au total : 430 francs. »

Groupe du 15. — Réunion ce soir, à 21 heures, rue Mademoiselle, 85. Présence indispensable de tous pour la propagande antilétérale.

Communications diverses

Club du Faubourg. — Cet après-midi, Crystal, Palace, 9, rue de la Fidélité, à 14 heures précises, procès de l'« Eloge du Bourgeois français ». Accusé : René Johannet. Accusateur : René Valfort.

Et mise en accusation de « le Révolté », avec l'auteur, l'officier de marine Maurice Larron, qui ouvrira le débat sur « l'incapacité des chefs à déterminer des mutineries ? ». Accusateur : Ch. A. Bontemps. Défenseur : Jean d'Esme. Témoins : Georges Vidal, colonel Bridier, Edouard Ramond, Tessier, etc. André Marty, Claude Farrère, l'amiral Jaurès sont convoqués. La parole sera donnée aux contradicteurs de droite et de gauche.

La « Voix des Femmes » organise un banquet auquel elle convie ses lectrices, ses lecteurs et tous ses amis.

C'est à 19 heures, demain, 9, rue de Valois, qu